

tème de défensive stratégique combinée avec l'offensive tactique, et faisait opérer l'armée autrichienne sur une ligne intérieure, en partant d'une position centrale.

Il était donc conçu avec habileté. Il fut exécuté avec autant d'à-propos que d'énergie.

Les exemples qui viennent d'être cités permettent maintenant de résumer, d'une façon générale, les différents travaux que comporte l'établissement d'un projet d'opérations, savoir :

- 1° *Exposé des forces des belligérants ;*
- 2° *Étude du projet d'opérations probable de l'ennemi ;*
- 3° *Combinaisons les plus avantageuses pour le combattre ; choix d'une base d'opérations ;*
- 4° *Projet de mobilisation et de concentration ;*
- 5° *Formation des armées ; leur mission.*

CHAPITRE III

DES OPÉRATIONS

§ 1^{er}. — OFFENSIVE.

Lorsque dans une armée le projet d'opérations est arrêté et la guerre déclarée, il ne reste plus qu'à aborder la partie active de la stratégie : *les opérations*.

Comme on l'a dit précédemment, c'est l'art de les diriger qui constitue la stratégie.

Tous les principes qu'on a posés pour définir cet art, toutes les explications qu'on a données pour en établir les règles, se résument en une loi unique :

Être le plus fort au point décisif.

Quant aux combinaisons proposées pour atteindre ce but, elles ne comprennent que deux formes : *l'offensive et la défensive*.

Dans la pratique, être le plus fort, ne signifie pas toujours avoir la supériorité numérique ; témoin la deuxième période de la guerre de 1870, dans laquelle nous avons pour nous le nombre, sans l'éducation militaire qui crée la discipline, et dans laquelle nous fûmes vaincus.

Être le plus fort ne signifie pas non plus avoir les meilleures armes ; témoin la première partie de la guerre de 1870, où notre armement d'infanterie était supérieur à celui de l'ennemi, et où nous fûmes également vaincus.

Toutefois, il est certain qu'avec des troupes exercées et un armement d'égale qualité, la supériorité des forces sera l'élément le plus puissant de la victoire.

Le perfectionnement des armes à feu et les progrès de l'art de la guerre n'ont rien changé à cette loi d'expérience.

Après avoir admis que la stratégie n'a qu'un but, la victoire, et qu'un principe fondamental, la recherche de la supériorité morale et matérielle, il reste à envisager l'une après l'autre chacune des deux combinaisons, l'offensive et la défensive, qui résument l'action des armées en campagne.

Voici l'avis exprimé sur ce sujet par un des écrivains militaires prussiens les plus connus de notre époque (1) :

« Quelle est la valeur de ces deux modes d'opérations, de l'offensive et de la défensive? Tous deux ont passionné les stratégestes, et les discussions à ce sujet sont loin d'être épuisées.

« Pour Clausewitz, c'est la défensive qui l'emporte. Pour Willisen, c'est l'offensive.

« Pour les théoriciens modernes, la puissance des armes à feu doit faire donner la préférence à la défensive.

« Cependant, le choix de l'une ou de l'autre dépend d'abord des circonstances, et celles-ci sont aussi variées que les caprices du sort. Par le fait, ce choix ne dépend donc presque jamais de la volonté du général en chef; et vu la diversité des incidents à la guerre, ce qui importe avant tout c'est de distinguer la portée de ces deux modes d'opérations.

« Tous deux varient suivant qu'ils appartiennent à la stratégie ou à la tactique.

« L'offensive stratégique comprend l'attaque générale, puis les mouvements qu'elle exige, et, dans une certaine mesure, la bataille qui doit terrasser l'ennemi.

« L'offensive tactique, au contraire, n'envisage que le

(1) *Das Volk in Waffen*, par von der Goltz. Berlin, 1883.

« mode d'attaque sur un point particulier du champ de bataille.

« Elle est un but pour la première.

« La défensive stratégique est la défense générale; la défensive tactique est la résistance à l'attaque sur une position choisie.

« Ces données établies, il faut admettre qu'aujourd'hui deux États également forts et également préparés voudront tous deux prendre l'offensive. Il suffira de quelques jours de retard dans la préparation des moyens d'action, pour réduire à la défensive celui qui est le moins avancé.

« Napoléon, avec ses attaques soudaines, a fait penser que l'offensive avait toujours l'avantage. Depuis les progrès récents des armes à feu, on a été conduit à admettre qu'au point de vue tactique, c'est le contraire qui est vrai.

« Cependant, l'offensive possède toujours des moyens plus puissants pour mettre en action les forces intellectuelles et morales de son armée. Cette propriété est prouvée par le nombre de victoires qu'elle compte à son actif. L'assaillant s'avance confiant dans son dessein et dans son œuvre. Il choisit son but, et tous les efforts de son esprit ont ainsi une direction déterminée. En même temps sa pensée, sous l'empire des événements, devient productive. Déjà, par ce fait que l'offensive a plus d'activité que la défensive, elle a beau coup gagné, car entre deux adversaires égaux au début, c'est le plus actif qui finit par l'emporter.

« Le défenseur attend le coup pour le parer. Il doit prendre garde à l'ennemi et mesurer son action à l'effort de l'adversaire. Il lui est impossible d'avoir la même impulsion. En mettant ses forces principales en mouvement, l'agresseur a le sentiment précis du motif qui lui fait répartir ses masses avec promptitude, avec sûreté, et il fait des merveilles. L'attitude d'une armée

« qui marche en avant a un tout autre aspect que celle
 « d'une armée en retraite, ou qui attend l'ennemi. Elle se
 « donne plus d'espace pour ses opérations et met en action
 « plus d'éléments. Le général en chef ne donne que les
 « directions générales. Les chefs en sous-ordre, invités à
 « suivre eux-mêmes l'impulsion qu'ils reçoivent, y appor-
 « tent plus d'ardeur. Chacun d'eux, même le plus infime,
 « dès que l'événement le conduit au moment décisif, de-
 « vient un acteur dans le drame. L'espoir d'obtenir les
 « honneurs de la journée donne un puissant élan à l'armée
 « assaillante. Les chances de succès s'augmentent avec le
 « nombre des troupes mises en mouvement ; et une tête
 « de colonne qui pénètre dans la ligne ennemie exerce
 « une attraction sur toutes les parties de l'armée qui ne
 « l'ont pas encore rejointe. Or, les influences physiologi-
 « ques ont, à la guerre, autant d'importance que les forces
 « matérielles.

« La défensive manque d'impulsion. Elle réunit ses
 « forces au lieu de les pousser. Elle laisse à ses soldats
 « cette impression que ses chefs sont dominés par les cir-
 « constances et ne peuvent les diriger. La défensive est
 « inquiète sur l'issue des rencontres et craint de ne pas
 « conserver sa ligne entière.

« Une différence fatale entre la défensive et l'offensive,
 « c'est que la première, pour vaincre, doit triompher sur
 « tous les points, tandis qu'il suffit à l'assaillant de l'em-
 « porter sur un seul pour assurer sa victoire.

« En somme, c'est l'offensive qui possède la plus
 « grande force morale active.

« Mais, à notre époque, le rôle de l'attaque est devenu
 « plus difficile. Il faut les plus grands efforts pour battre
 « d'une manière décisive les masses armées qu'on met
 « aujourd'hui en action. Le général en chef ne doit pas
 « seulement réfléchir plus profondément, il doit aussi oser
 « davantage. Dans l'avenir, l'augmentation des masses,
 « l'égalité de leur armement rendront les batailles plus

« difficiles, et les prochaines guerres nous offriront pro-
 « bablement des déploiements de forces qu'on n'avait
 « jamais vus dans les campagnes passées.

Supériorité de l'offensive. — « *Malgré tout, l'offensive*
 « *l'emporte sur la défensive.*

« Cela tient non à des effets extérieurs, mais aux senti-
 « ments qui dirigent la nature humaine. Chaque nouvelle
 « difficulté de sa mission, chaque incident nouveau fait
 « naître de nouvelles ressources chez l'assaillant, aiguise
 « sa pensée, développe son esprit d'entreprise, au point
 « que, plus ses désirs s'agrandissent, plus ses forces aug-
 « mentent. Heureux le combattant auquel le destin ou la
 « préparation de la guerre réserve le rôle d'assaillant !

« C'est par l'offensive seule qu'on peut atteindre le but
 « de tout combat : la destruction de l'armée ennemie. Il
 « est bien admis que la défensive doit viser à reprendre
 « finalement l'offensive. Mais ceci prouve simplement que
 « le défenseur voudrait bien être l'assaillant, et qu'il
 « attend le moment où il pourra entrevoir le succès.

« La défensive ne fait pas la guerre, elle la subit. »

« Conduire la guerre, c'est attaquer (1).

« D'après Jomini, l'offensive au début des opérations
 « offre un des moyens les plus utiles pour *exécuter avec la*
 « *plus grande masse de forces un effort combiné sur le*
 « *point décisif.* Ce moyen, dit-il, (2), est de prendre l'*ini-*
 « *tiative des mouvements.* Le général qui réussit à mettre
 « cet avantage de son côté, est libre d'employer ses forces
 « là où il juge convenable de les porter ; celui, au con-
 « traire, qui attend l'ennemi, ne peut être maître d'au-
 « cune combinaison, puisqu'il subordonne ses mouve-
 « ments à ceux de son adversaire et qu'il n'est plus temps
 « d'arrêter ceux-ci quand ils sont en pleine exécution.

(1) *Das Volk in Waffen*, par von der Goltz.

(2) Jomini, *Traité des grandes opérations.*

« Le général qui prend l'initiative sait ce qu'il va faire ; il « cache sa marche, surprend et accable une extrémité, « une partie faible. Celui qui attend est battu sur une de « ses parties, avant même qu'il soit informé de l'attaque. »

Il n'y a qu'une conclusion à tirer des citations ci-dessus : c'est que l'offensive est le seul parti à prendre pour un général qui veut vaincre. Aujourd'hui, comme autrefois, elle le conduira aux mêmes résultats, surtout au début d'une campagne, si les masses ennemies ne sont pas prêtes et si leur frontière est sans défense.

Mais, ordinairement, il n'y aura entre les concentrations des armées opposées qu'une différence d'un ou de deux jours, peut-être de quelques heures.

Par conséquent, l'offensive se réduira à l'initiative des mouvements. Néanmoins, d'après ce qui vient d'être dit, il ne faudra jamais manquer de la prendre quand ce sera possible. Les avantages qui en résultent sont surtout de nature morale ; si on ne les perçoit pas de suite, ils n'en sont pas moins incontestables.

Moment où la décision de l'offensive doit être prise. — Ce sera souvent pendant la période des transports de concentration que la décision de l'offensive stratégique pourra être prise ; mais, en réalité, ce moment ne saurait être déterminé à l'avance. Il sera défini par les renseignements que chaque belligérant aura recueillis sur les mouvements de l'ennemi. Lorsque l'un d'eux saura qu'il doit être le premier prêt, il devra se décider sur-le-champ et donner ses ordres en conséquence.

Supposons que la résolution de l'offensive ait été adoptée, et étudions les opérations dans l'ordre naturel suivant lequel elles se dérouleront.

§ 2. — MOBILISATION.

L'organisation des armées est maintenant connue ; on a exposé les principes généraux qui servent de guide au

groupement des forces des États, à l'encadrement de leurs effectifs, à la préparation de leurs réserves, à la répartition du personnel et du matériel entre leurs diverses unités.

Avant de les mettre en mouvement, il reste à voir comment, dans les procédés de la guerre moderne, elles passent du pied de paix au pied de guerre. Pour cela, il faudra d'abord les rassembler, puis les faire entrer en campagne et les concentrer sur une frontière, prêtes à agir.

De là deux opérations distinctes : *la mobilisation et la concentration.*

Avant la guerre de 1870, en France, on appelait la première : *passage sur le pied de guerre* ; la seconde : *formation de l'armée*. Elles s'effectuaient simultanément près du théâtre d'opérations, et, pour ainsi dire, à l'entrée des voies qui allaient servir de lignes d'opérations, mais dans des conditions tout autres qu'aujourd'hui.

La mobilisation est le passage de toutes les unités sur le pied de guerre. Elle est absolument distincte de la concentration. Ce principe paraît banal aujourd'hui, et, cependant, lors de notre dernière guerre, les deux opérations étaient encore confondues et s'embarrassaient réciproquement.

Autrefois, au commencement du siècle, par exemple, quand une guerre était déclarée, la rupture entre les États belligérants était pressentie longtemps à l'avance, surtout par celui qui, comptant sur la supériorité de ses ressources militaires, était résolu à prendre l'offensive. Il préparait alors ses forces en secret, les rassemblait de même, déclarait la guerre quand il était prêt et s'efforçait d'entrer aussitôt en action.

Aujourd'hui, avec le développement des relations, des communications, de la presse, des chemins de fer et des télégraphes, de pareils procédés ne sont plus possibles. Tout préparatif de guerre en vue d'une offensive prochaine